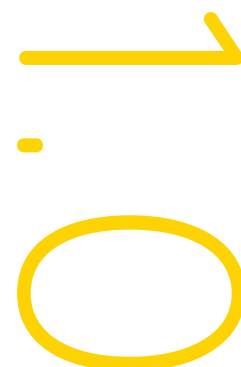


Tendances

Pratiques artistiques émergentes

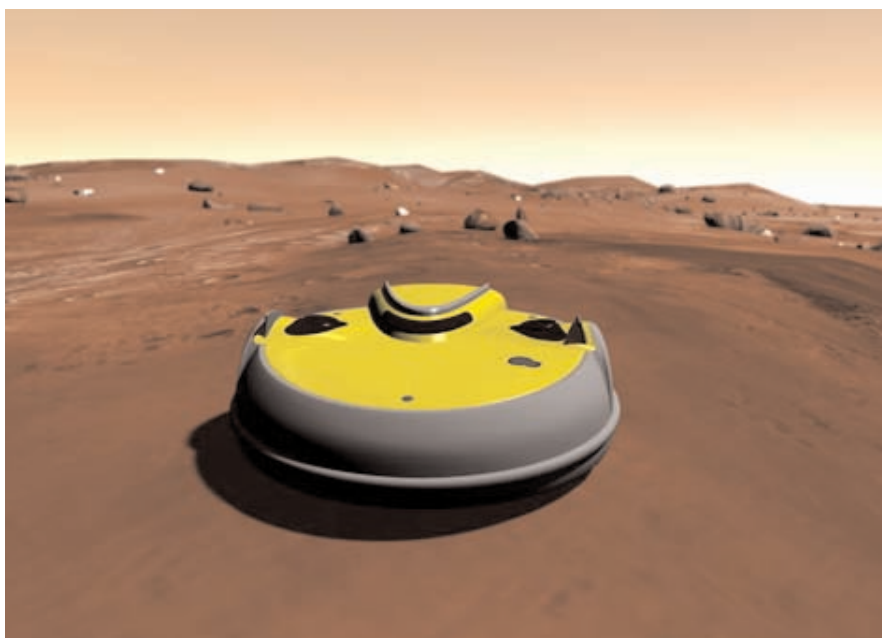


Abraham Moles compte parmi les premiers à théoriser sur ce qu'il nomme déjà, au tout début des années 70, "l'art à l'ordinateur". Nombreux sont ceux qui, par la suite, tenteront de définir un art se confrontant aux technologies, à celles du numérique et des réseaux ou médias. On parle aujourd'hui de "pratiques artistiques émergentes" lorsque l'on tente de réunir des tendances contemporaines qu'il est intéressant de mettre en relation.

Robots d'artistes

Il est bien des artistes qui conçoivent des robots. Michaël Sellam compte davantage parmi ceux qui les détournent de leurs fonctionnalités industrielles ou ménagères. C'est ainsi que ce dernier, durant l'exposition "Panorama 5" du Studio national des arts contemporains, "libère" un robot aspirateur dans les locaux du Fresnoy. La machine erre alors, durant l'été 2005, entre les nombreux visiteurs du jour comme parmi les quelques gardiens de nuit. Elle est autonome et l'artiste l'a augmentée de quelques fonctionnalités lui permettant de générer des médias. Sans relâche, elle capture ainsi les images de son environnement, magnifiées grâce à une projection vidéo. Ces images, parfois réinterprétées en temps réel, montrent la reconstitution de territoires lointains en phase d'exploration. Mais le robot, quant à lui, est bien ici et doit fréquemment rejoindre sa base pour se recharger. C'est alors qu'il diffuse des scènes de joie collective comparables à celles documentant la conquête de l'espace. Mais le petit aspirateur, par son côté quelque peu dérisoire, les assimile à ce que l'artiste nomme, non sans un certain cynisme, les "micro victoires" du monde professionnel.

Michael Sellam, *One Flat Thing*, 2005.



Circuits fermés

"Il n'y a devant que l'espace ; qu'il soit plat ou profond, on ne le connaît pas", écrit Mathieu Briand en 2007 alors qu'il investit la galerie Maisonneuve durant une année entière avec une série d'expositions intitulée "UBIQ : A mental Odyssey". Le second chapitre de cette odyssee se présente sous la forme de l'installation *A Space Perspective*, présentant un paysage lunaire survolé par une caméra. On reconnaît la musique de Grégory Ligeti qui accompagne l'apparition du monolithe dans 2001 : *l'Odyssee de l'espace*. C'est donc bien de la Lune qu'il s'agit. Mais la caméra est immobile, dans la pièce qui jouxte celle de la projection, et ce sont les montagnes et autres cratères qui défilent sous son objectif. Le décor du film qui se joue tout à côté est constitué d'un plateau tournant recouvert d'une couche d'un plâtre "lunaire". L'espace, qui semble infini dans l'image, se répète en réalité sous la forme d'une boucle vidéo. La technique du circuit fermé initiée, entre autres, par Nam June Paik, Dan Graham ou Peter Campus durant les années 70 n'a cessé de fasciner les artistes, mais force est de reconnaître qu'elle est, de nos jours, davantage au service de l'imaginaire.

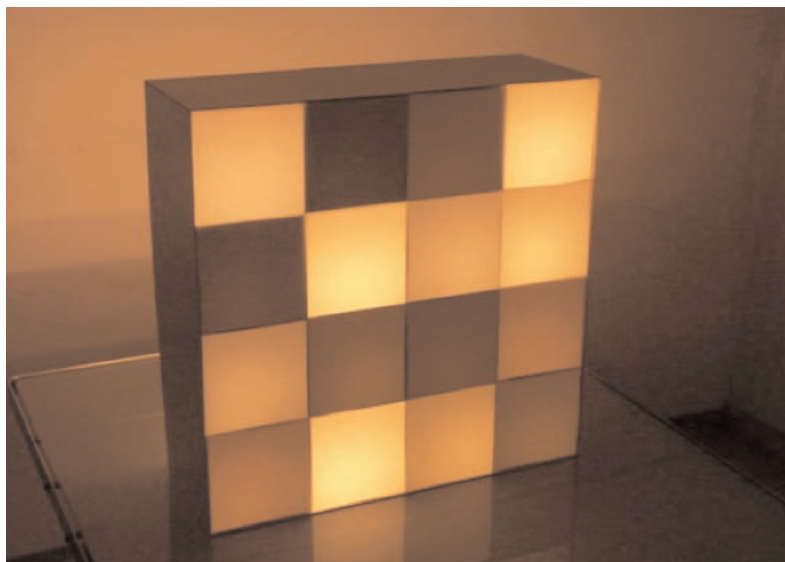
Mathieu Briand, *A Space Perspective*, 2007.

Adresses Web,,

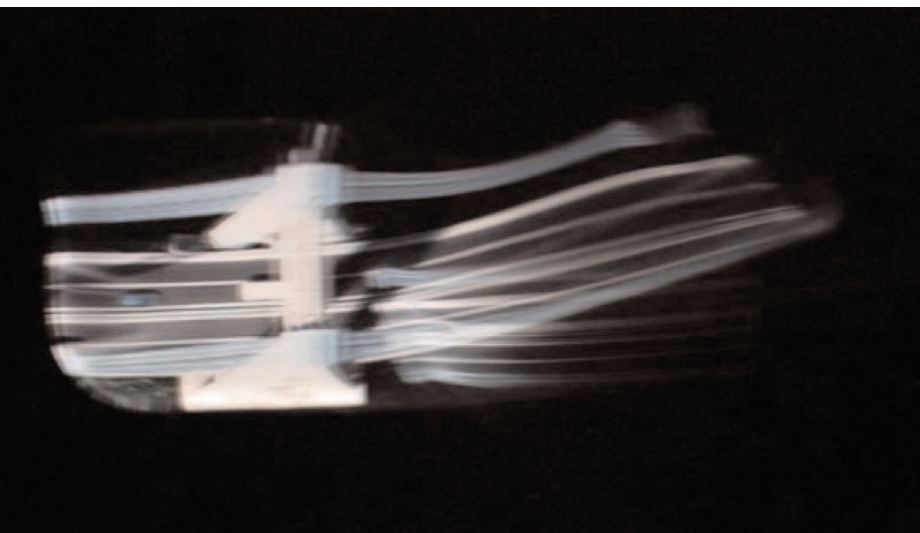
- Michael Sellam : michael.sellam.free.fr
- Mathieu Briand : www.mathieubriand.com
- Aram Bartholl : datenform.de
- Calvacréation : calvacreation.mine.nu
- Evelina Domnitch & Dmitry Gelfand : www.portablepalace.com
- George Legrady : www.georgelegrady.com
- Rybn : www.rybn.org
- Antoine Schmitt : www.gratin.org/as

Basses technologies

Pixels et autres polygones, après avoir symbolisé une certaine modernité dans les années 80, ont été littéralement gommés à grand renfort de technologies durant les années 90, avant de re-émerger plus récemment au sein d'œuvres que l'on qualifie parfois de "Low-Tech". Et les vingt pixels géants de l'écran d'Aram Bartholl, conçu en 2005, de s'illuminer alternativement selon des durées variables. Nommée *Random Screen*, l'installation est apaisante pour ceux qui l'observent. Son inventeur la définit comme "un écran mécanique thermodynamique que l'utilisateur ne peut contrôler et qui fonctionne sans électricité". L'artiste allemand en fait la description sur son site Web datenform.de. Où l'on découvre l'arrière de cet écran aléatoire, constitué de canettes de bière découpées que la chaleur émise par des bougies met en rotation. Et c'est ainsi que la lumière éclaire ou non la zone, le pixel, qui lui est proche. Cette œuvre très nettement inspirée des technologies numériques d'affichage participe de ce que Maurice Benayou nomme sur son blog intitulé the-dump.net "l'art après la technologie".



Aram Bartholl, *Random Screen*, 2005.



Problématiques sociétales

Il est fréquent que les artistes ou collectifs s'inspirent des problématiques sociales ou environnementales de leur temps. C'est le cas de Sabrina Montiel-Soto et Fabrice Croizé, les fondateurs de Calvacréation, lorsqu'ils conçoivent ensemble l'installation *Lago Negro* en nous rappelant : "Le lac de Maracaibo est un des plus grands lacs d'eau potable au monde, il est aussi le palais souterrain de l'or noir." C'est donc un extrait de pétrole que contient le récipient métallique cuivré qui, doucement, se balance en générant une vague. Parfaitement lisse, brillante, cette dernière se déplace lentement d'un côté à l'autre du récipient, en emportant avec elle l'image vidéo qui la recouvre partiellement. Mais c'est au plafond, où elle se reflète, qu'elle prend toute sa dimension. On y découvre les abords du lac de Maracaibo, son port. L'image est inexorablement affectée par les mouvements de la vague, une métaphore de la transformation du lac vénézuélien, de la lente dégradation de la qualité de son eau du fait de l'exploitation de l'or noir qui se situe en dessous.

Calvacréation, *Lago Negro*, 2007.

Correspondances

Les recherches d'Evelina Domnitch et Dmitry Gelfand se situent entre art et science car leurs œuvres s'articulent généralement autour de phénomènes physiques ou chimiques. Les deux artistes ont collaboré avec des laboratoires de recherche pour concevoir l'installation *Camera Lucida* qu'ils présentent comme un observatoire sonochimique. C'est de sonoluminescence dont il est question cette fois-ci, un phénomène découvert durant les années 30 et qui s'observe lorsque des ultrasons traversent un liquide en générant de minuscules bulles d'air dont l'implosion produit de la lumière. Les spectateurs doivent accommoder leur vision à l'obscurité avant d'approcher le dispositif que contrôle Evelina Domnitch. Et c'est alors que le spectacle commence, que le son se fait visible, que les ondes s'illuminent. Des sortes de filaments blancs se forment, se déforment et disparaissent aussi furtivement qu'ils sont apparus dans l'espace tridimensionnel que délimitent les parois sphériques de cet "observatoire" nous révélant quelques mystérieuses forces ou énergies extirpées momentanément de l'invisible.

Evelina Domnitch & Dmitry Gelfand, *Camera Lucida*, 2004.



